

« Vous êtes bien des êtres humains cependant. (Il met ses lunettes.) À ce que je vois. (Il enlève ses lunettes.) De la même espèce que moi. » **SAMUEL BECKETT, EN ATTENDANT GODOT.**



Jean Lambert-Wild, au centre, joue un Lucky fardé de la tête aux pieds dans les habits d'un auguste du genre à faire peur aux enfants.

# Godot, sombre héraut du théâtre de l'absurde

Pièce mythique, emblématique du théâtre de l'absurde, voilà une nouvelle mouture sacrément revigorante à six mains, créée à la Comédie de Caen et brillamment interprétée.

**Caen, envoyée spéciale.** Lorsque Samuel Beckett écrit *En attendant Godot*, il parsème la pièce de didascalies comme autant de bombes à fragmentation. Toute tentative de s'écarter, ne serait-ce que d'un pouce, de ce chemin poussiéreux qui vient de nulle part et va on ne sait où, à la mauvaise ombre d'un arbre maléfique, est vouée à l'échec. Retour au texte. Aux mots de Beckett qui font sens; ici plus que jamais, dans cette mise en scène que nous livrent Jean Lambert-Wild, directeur de la Comédie de Caen, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet, qui fut directeur du Français.

Estragon (Fargass Assandé) et Vladimir (Michel Bohiri) ne sont pas d'ici, comme ils le disent à monsieur Pozzo (Marcel Bozonnet), qui tient au bout d'une laisse Lucky (Jean Lambert-Wild). Ils sont même de très loin, Fargass Assandé et Michel Bohiri. De Côte d'Ivoire. Ont dû affronter de nombreuses tracasseries administratives françaises pour participer à ce projet. Mais ils sont bel et bien là, et leur présence donne un tout autre relief à cet *En attendant Godot*, repousse les grilles de lecture classique et laisse éclater au

grand jour le théâtre visionnaire, universel et intemporel de Beckett, l'identité, la fuite, la peur, le courage, la lâcheté, en un mot comme en cent, la condition humaine. Quand on n'a plus rien, quand il ne vous reste plus rien. Estragon et Vladimir sont plus que des hommes à la marge, ils sont le révélateur d'un monde qui a peur, peur de ce qui lui est étranger et donc de l'étranger. Que font ces deux hommes sur ce bout de chemin ? Ils attendent Godot, certes. Cette attente va se muer, au fil des échanges, car il faut bien combler les silences, le vide, faire société. Ils se parlent, s'écoutent, ne s'écoutent pas, se fâchent, se réconcilient. Ils sont vivants dans un monde qui semble mort, dans un paysage d'après la bataille. L'irruption de Pozzo et de Lucky, le premier tenant l'autre en laisse tel un animal, ouvre un espoir de début d'humanité. Une drôle d'humanité où la domination est de règle, où l'un soumet l'autre quand bien même on ne sait pas, on ne sait plus si tout ça est vrai, fictif, si c'est un jeu ou pas. Plus on croit savoir, plus le mystère s'épaissit. Le mystère des hommes qui poussent comme des mauvaises herbes sur un chemin poussiéreux à l'abri d'un arbre frappé par la foudre. Godot veille au grain qui envoie

un commissionnaire donner des ordres. Un enfant, un jeune berger, maltraité par son patron. Godot ou le pouvoir invisible, grand manipulateur devant l'Éternel, dirige son monde, à défaut du monde, à coups d'ordres portés par des ondes invisibles. Alors nos deux héros attendent parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre. Tandis que Pozzo et Lucky repartent. Fin de la parenthèse. Retour à la case départ.

**Godot dirige son monde, à défaut du monde, à coups d'ordres portés par des ondes invisibles.**

Cette proposition théâtrale nous parvient donc avec une étonnante acuité. Il faut saluer les comédiens, leur jeu, leur intuition du jeu qui confèrent à Estragon et Vladimir une humanité nouvelle, où les corps se touchent, s'embrasent comme en contrepoint de leurs échanges parfois rugueux. Sous leurs atours misérables, ils cachent des trésors qui apportent une touche s'inolite et de merveilleux. Tels des magiciens, Fargass Assandé et Michel Bohiri confèrent à leur personnage une dimension universelle ra-

rement atteint. Dans un tout autre registre, Marcel Bozonnet (Pozzo), sorte de monsieur Loyal au bord de la vie, tient bien sa partition, porte beau son rôle clownesque dont les ressorts sont à chercher du côté du music-hall jusqu'au bout de son haut-de-forme. Enfin, Jean Lambert-Wild joue un Lucky fardé de la tête aux pieds dans les habits d'un auguste du genre à faire peur aux enfants, inquiétant, mutique, laissant éclater son talent d'acteur dans son unique tirade – que l'on distingue enfin tant elle est casse-gueule dans la mécanique d'écriture –, mais quelle tirade ! D'où il ressort, derrière cette logorrhée des mots, des noms, une langue déconstruite, éruptive qui, soudain, fait sens. « *Pense, porc !* » lui ordonne Pozzo. Les mots se bousculent dans un désordre apparent et c'est la revanche de la langue, de la parole puzzle surgie du tréfonds des âmes. La tragédie des hommes passée au crible de l'absurdité du théâtre beckettien. Belle leçon de vie...

**MARIE-JOSÉ SIRACH**

Le 8 avril, Scène nationale d'Évreux-Louviers ; les 6 et 7 mai, MAC d'Amiens ; du 14 au 24 mai en Suisse ; le 27 mai, Théâtre du Préau de Vire ; fin septembre, au festival des Francophonies en Limousin, puis tournée jusqu'en 2015.